

Le soufisme & le culte des saints au Maghreb

Le soufisme

Les termes *sufi* et *tasawuf* (soufisme) ne figurent ni dans le Coran ni dans la Tradition du Prophète, car selon une phrase d'Ibn Khadum, du vivant du Prophète et de ses Compagnons, *"le soufisme était une réalité sans nom alors qu'il est maintenant un nom sans réalité"*. C'est lorsque la lumière de la prophétie s'est éloignée que les saints musulmans, héritiers des prophètes, ont dû jouer un rôle de guide de plus en plus apparant dans la société. Peut-être le soufisme à ses débuts, a-t-il reçu au Proche-Orient l'influence des "pères du désert" chrétiens, ou en Asie centrale celles du bouddhisme et de l'hindouisme. Quoi qu'il en soit, les orientalistes s'accordent désormais à donner au soufisme une origine coranique et mohamedienne.

Le soufisme est une sublimation de la vie religieuse en Islam. Il en est le revêtement supérieur, l'espace dans lequel le croyant va pouvoir se mouvoir, une fois qu'il a accompli tous les rituels imposés par le dogme. Le soufisme traite de l'aspect secret de la tradition musulmane, son ésotérisme. Il propose la découverte de soi et de Dieu, du "Coran caché", scellé dans le Livre, dans le cœur de l'homme et dans l'univers manifesté. Une inimité de voie et de techniques peuvent mener à cette découverte. Le soufisme est fondé sur une dualité simple, que l'on esquissera ici rapidement: 1° "apparent" (l'exotérisme) et le "caché", le "non-apparent" ou ésotérisme. L'apparent est accessible à tout un chacun; il n'est qu'une scansion distincte du souffle qui conduit à l'extase. Le "caché" est doublement invisible. Il requiert une méthodologie particulière pour se livrer. La terminologie utilisée par les auteurs est fonction du degré d'implication de ceux-ci et bien évidemment de la nature du phénomène décrit. Intérieur/extérieur (*Batîn/zahir*) a donné:

- La science intérieure ou encore science de l'intérieur (*'ilm al-batîn*) : c'est l'ésotérisme.

- La science extérieure (*'ilm al-zahîr*) : c'est l'exotérisme, l'équivalent en somme de la théologie puisqu'elle est l'étude du dogme en lui-même.

Ce bipôle est sans doute le plus usité. On rappellera que l'un des beaux noms d'Allah est précisément *Al-Batîn*, l'intérieur, le caché, l'intime.

"Les soufis sont ceux qui respectent le mieux la loi révélée et qui se distinguent des autres par leur grande dévotion intérieure" a déclaré feu le grand chanteur pakistanais Nusrat Fateh ali Kahn lors d'une conférence de presse à Paris en 1990. Le chant et la danse chez les Aissawa par exemple, ne sont que des manifestations de cette dévotion. Le primordial pour les soufis c'est leur amour de Dieu et du prophète Mohamed. Du Pakistan au Maghreb, en passant par l'Inde, la Chine et l'Indonésie, le mouvement soufi rassemble des millions de fidèles en de nombreuses confréries.

La majorité des grands maîtres ont vécu entre le IX^e et XVI^e siècle, apogée de la diffusion d'un mouvement né, d'après certains, au IX^e siècle au Moyen-Orient, d'après d'autres avec le prophète Mohamed lui-même. Les maîtres soufis et leurs disciples ont légué un corpus littéraire et poétique très important. Les livres et opuscules qui les contiennent sont, pour les adeptes, des trésors d'enseignement et, même pour les agnostiques, des modèles de beauté lyrique. L'adepte soufi peut tenter l'expérience de l'invisible grâce aux différents rituels fixés par les fondateurs des confréries (les "thariqa", voies soufies) et leurs héritiers. Il sera aidé dans sa quête, c'est là un aspect fondamental, par la "baraka", le flux bénéfique du maître

transmis à la lignée de guides qui lui succèdent. Les tawa'if (groupes confrériques) portent le nom de leur initiateur (" Aïssawa " pour Ben Aïssa). On entre dans les confréries soit par tradition familiale, soit parce qu'on y est irrésistiblement attiré par une voix intérieure, une maladie, ou la répétition d'événements malheureux. Le soufisme est donc une sorte d'élévation des critères d'adhésion à la foi et une plus grande intériorisation du message divin. Nourris à une très grande pratique du Rituel, les soufis offrent souvent des signes, des preuves de maîtrise et d'érudition quant aux interprétations métaphysiques du message coranique. Toutefois, seule une infime minorité d'érudits accède effectivement au stade suprême de l'état soufi. Quels sont les degrés que doivent observer ceux qui postulent au titre de soufi ? Ils sont nombreux et de complexités diverses :

- Le **Moârid** : est l'un des premiers titres qu'acquiert le disciple soufi. Le Moârid (de l'arabe irâdha, volonté) est l'équivalent de Prétendant.
- Le **Na' îb** : le Second, le Représentant. Sorte d'adjoint ou d'assistant. Ce terme est utilisé tant dans les domaines spirituels et religieux que dans la vie profane.
- Le **Faquir** : le "*Pauvre-en-Dieu* ", l'ascète. Celui qui cherche son accomplissement en se détournant des biens de ce monde.
- Le **Darwîch** (Derviche) est le nom d'un disciple du célèbre l'ordre des Mevlevi fondé à Konia en Syrie par Jalal ad-Dm Rûmi (1207-1273). Derviche vient du mot arabe darwîch, "fou" (sous-entendu de Dieu).
- Le **Moqaddem** est celui qui est en première ligne. Il remplace le maître soufi dont il a la confiance absolue. Titre donné à un soufi de haut rang.
- "**Soufre Rouge**" : expression de la mystique d'Ibn Arabi désignant un degré d'initiation très avancé atteint par tel ou tel soufi de grande valeur. La chronique des soufis admet qu'Ibn 'Arabi l'aurait atteint.

Tous ces titres ou charges honorifiques sont structurés verticalement par et autour de la présence d'un maître soufi, chef spirituel de l'ordre. Dans les ordres traditionnels, les

guides spirituels relèvent d'un ordonnancement précis appelé isnad (chaîne initiatique) qui remonte, dans certains cas, jusqu'aux compagnons du Prophète. Le fonctionnement d'un Ordre soufi implique nécessairement une pratique originale de la fonction méditante et partant une méthodologie pouvant y accéder. L'imaginaire d'un Ordre gravite autour du wîrd, ensemble de lois secrètes réservées aux initiés et portant la marque exclusive de l'Ordre. Le **wîrd**, qui varie d'une voie à une autre recouvre tout à la fois credo, textes sacrés, prières internes à l'Ordre et annales de la Voie (Thariqa).

L'étymologie du mot tassawouf (soufisme) n'est pas établie avec exactitude, même si plusieurs pistes sont identifiées:

- **Safa'** (pureté), en raison des postulats inhérents à la démarche qui consiste en une purification supplémentaire (tasfiya).
- **Sifa** (qualité, qualification), le fait de transcender le réel par une meilleure maîtrise de son potentiel. Tassawouf pourrait ainsi dériver de Ittisaf " qualification ", " perfection ".
- **Suffa** (le " blanc " de la mosquée du Prophète), en référence aux soufis qui poussent le renoncement jusqu'à s'isoler du monde (inqitti)
- **Souf** (laine), en relation avec la bure de laine que portaient les premiers soufis, imitant ainsi les prophètes.

Au cours de leurs rituels, les soufis font l'expérience d'états mystiques ou entrent en transe au moyen de prières, de psalmodes mêlées à des exercices de respiration ("*dhîkr*" ou "*zikr*"), de chants, de musiques et de danses. Le nombre de membres

des confréries est impossible à évaluer. Leur but à tous est l'union du croyant avec le Créateur.

Les rassemblements annuels (moussems) autour des mausolées (zawiya) des fondateurs regroupent de quelques centaines à plusieurs dizaines de milliers de fidèles. Parallèlement aux pratiques réservées aux initiés, de fervents cultes populaires sont voués aux saints soufis à qui l'on attribue différents pouvoirs de guérison. Certaines confréries ont une influence très locale, d'autres se sont élargies au point d'être présentes dans de larges aires du monde musulman. Parmi ces dernières, la Naqchbandiyya (née en Asie centrale) ou la Tidjaniyya (née au Maghreb) ne pratiquent que le dhikr (répétition du nom de Dieu à l'infini). D'autres, comme celles des Aïssawa ou des Chîchtiyya (Pakistan, Inde), ont une "*hadra*" (le rituel propre à chaque confrérie) plus complexe, qui inclut des musiques et des danses bien particulières, ainsi que des démonstrations d'insensibilité à la douleur (flagellation, mutilation) qui frôlent parfois le miraculeux. La confrérie Khalwatyya (Egypte, Turquie, Europe, Etats-Unis) propose pour sa part un ascétisme rigoureux (longues périodes de jeûne, d'isolement). Enfin, les ordres hétérodoxes de derviches errants ou celui des Bektachi (Turquie, Albanie) ont des pratiques qui vont à l'encontre des principes de l'islam: non-observance des cinq prières quotidiennes, agapes arrosées de vin, débordements sexuels, nudité, consommation de drogues. C'est la "voie du blâme", la "*malamatiyya*", à qui beaucoup de soufis accordent dent un grand prestige.

Pour résumer, nous pouvons décrire le concept du soufisme par ces quatre points fondamentaux :

- **La Thariqa** : la pratique de la " voie ", méthode d'union intime et expérimentale avec le créateur enseignée par le fondateur d'une confrérie à ses disciples que ceux-ci se doivent de respecter.
- **La pratique de la l'ascétisme**, le détachement, proche du bouddhisme et de son " lâcher prise ". Rompre toutes les attaches avec le monde matériel.
- **La pratique du "*Dhikr Allah*"**, ("se souvenir de Dieu") la répétition du nom de Dieu à l'infini. Il s'agit d'intérioriser l'idée de Dieu, de l'Unique par des exercices de méditation afin d'unir le "*Sirr*", l'élément le plus pur de l'âme, avec le créateur (union de la créature avec son créateur). L'état d'extase est ainsi recherché ("*wajd*").

Le culte des saints et les confréries religieuses au Maghreb

Le culte des saints maghrébins est communément et péjorativement appelé " maraboutisme ". Ce terme que nous n'emploierons pas est une déformation du générique Al-Mourabitine, dynastie de moines-guerriers vivant dans les "*Ribât*" (monastères-fortereses) sous les Almoravides qui eut une grande influence au Maghreb (1030-1151). Le culte des saints et les confréries religieuses au Maghreb nous apparaît comme étant clairement un phénomène de métissage syncrétique entre une culture anthropologique berbère locale et une foi religieuse extérieure à cette même culture berbère et importée d'Orient au VIII^e siècle : l'Islam. Ce culte des saints est l'interprétation purement maghrébine du soufisme tel qu'il est vécu et pratiqué au Machreq et qu'il le fut auparavant en Andalousie : il se présente donc d'emblée comme un apport à la foi islamique. Un apport certes original que l'orthodoxie islamique ne reconnaît que contrainte et forcée, mais qui constitue le revêtement imaginaire concret, le compromis cohérent entre les anciennes pratiques païennes des berbères et l'Islam dont l'abstraction formelle est bien souvent inassimilable par la grande majorité des individus. Le Maghreb a su, à travers le

culte des saints, modeler son interprétation, imposer sa propre vision à partir de concepts extérieurs qui lui ont été imposés (le cosmopolitisme, l'Islam). C'est évidemment un élément culturel original et cohérent. Le culte des saints au Maghreb se constitue en un réseau informel de structures religieuses populaires ("Ribât", sanctuaires, oratoires ; "Zawiya", maisons-mères) et de personnalités vénérés (Cheikh, thaumaturges) charismatiques possédant diverses faveurs divines et pouvoirs occultes ("Baraka"). Le tout forme un système de croyances encore aujourd'hui très vivace.

Le Ribât

Le Ribât était primitivement une forteresse établie sur les frontières de l'empire musulman (comme les Templiers dans le christianisme), en des endroits où l'on pouvait facilement concentrer les troupes. Comme les châteaux-forts occidentaux, ils servaient de lieux de refuge pour les habitants de la région en cas de danger, de tours de garde d'où l'on pouvait avertir la population environnante en cas de danger et grâce auxquelles on pouvait appeler à l'aide les garnisons des frontières et de l'intérieur du pays. C'était une œuvre pie que de faire construire un ribât à ses propres frais ou de le fortifier. Les gens du ribât ou *murâbitûn* étaient des volontaires, de pieuses personnes qui avaient décidé de consacrer leur vie à la défense de l'Islam. Certaines personnes entrèrent dans le ribât comme dans un monastère pour y faire leur vie, mais la plupart y restait seulement pour une période plus ou moins longue. Les effectifs étaient renouvelés plusieurs fois l'an. Dans le ribât la vie quotidienne se partageait entre des exercices militaires et des exercices dévotionnels. Les murâbitûn se préparaient au martyre par de longues prières sous la direction d'un vénérable Cheikh (maître spirituel). Le ribât avait donc au début une double fonction: religieuse et militaire. A partir du 6ème/12ème siècle, le développement du soufisme donne à ces forteresses une nouvelle raison d'être en se transformant en monastères. Ils perdent donc peu à peu leur caractère militaire. Parallèlement, le *djihâd* (combat) est réinterprété dans un sens mystique: le combat intérieur sur soi-même.

Les Zawiya

Les Zawiya (maisons-mères, mausolées) se sont développées autour de la demeure d'un maître spirituel (Cheikh) et de ses disciples. C'est un sanctuaire comparable à la *khanqâ* proche orientale ou au *tekke* turc, où se transmet l'enseignement du Cheikh. Toute Zawiya se compose d'une mosquée, d'un dôme "koubbâh" qui recouvre le tombeau du fondateur de l'ordre dont elle porte le nom, d'un local où l'on lit le Coran, d'un second réservé à l'étude de la théologie, d'un troisième servant d'école primaire aux élèves/disciples qui viennent perfectionner leurs études, enfin d'un autre bâtiment où l'on reçoit les mendiants et les voyageurs. Il peut y avoir aussi un cimetière destiné aux personnes pieuses qui ont sollicité de leur vivant la faveur de reposer auprès du maître spirituel. Le tout forme une université religieuse et une auberge gratuite. De ces deux points de vue, la Zawiya offre une multitude d'analogies avec le monastère du Moyen-Age occidental. Ce sont les endroits par excellence où se réunissent les membres d'une confrérie religieuse (thariqa, ta'ifa). Notons que le célibat était exceptionnel chez les soufis. Les épouses n'étaient néanmoins pas autorisées à vivre dans les Zawiya. Les familles résidaient dans des complexes résidentiels édifiés alentour. Mais on connaît des cas où les soufis habitaient avec leur famille dans la Zawiya ou le Ribât. L'étude de la théologie était d'ailleurs, au début de l'Islam, largement ouverte aux femmes.

Les saints maghrébins

Le saint au Maghreb est appelé *Cheikh*. Il est le symbole vivant de la survivance des croyances du passé sous des modalités inspirées de l'Islam. Il fait fonction d'intercesseur entre deux mondes, celui de la mosquée où se dispense le bon savoir, la religion vraie, et celui de la Zawiya où la transmission du savoir est plus diffuse, non codifiée, plus vécue et ressentie qu'intellectualisée. Tous les saints n'ont pas, loin s'en faut, le même prestige, la même dévotion intérieure et la même audience. Certains ne furent paraît-il que des charlatans ou des illuminés qui rêvèrent de devenir prophètes. Ils abusent de la crédulité des visiteurs. Les autres aspirent à une reconnaissance de fait en poussant leurs émules dans le champ des luttes inter-tribales, une façon comme une autre de gagner une certaine légitimité... Les saints maghrébins tiennent leur savoir d'une pratique très pointue de la science religieuse, connaissent les fondements du droit islamique (*ouçoûl al-fiqh*), maîtrisent parfaitement le corpus coranique et le *hadith* (paroles du prophète) et s'expriment à partir d'une somme, parfois considérable, de vécu. Personnalités très charismatiques, leur savoir est autant le lien qu'ils aménagent avec la société des croyants (surtout la partie populaire de la société) que leur élévation propre. A cet égard, les vrais saints musulmans des réels soufis. Ils commandent aux choses invisibles en aspirant à l'union extatique avec le Créateur, tout en prêchant la sainte religion à leurs disciples. Leur rôle est devenu central en matière d'éducation religieuse, d'aide humanitaire, de solidarité et même parfois de conseil juridique ou financier. On les consulte avant d'ouvrir un commerce, pour évaluer les augures d'une prochaine récolte ou encore pour décider d'un mariage. Les inquiétudes de la communauté trouvent ainsi leur solution, les inhibitions sont positivement levées et l'horizon, de noir, redevient prometteur. Les sanctuaires les plus courus, au Maroc par exemple, ou dans l'Ouest algérien, sont des "pôles cosmiques" investis de bénédiction (*baraka*). Ils servent de lieux de recueillement, de détente et de rencontres. Lorsqu'une grande personnalité religieuse fonde une zawiya, elle commence par lui donner des règles strictes à l'intention des disciples qui sont amenés à la fréquenter. Ces règles ressemblent ne sont ni plus ni moins que la thariqa (voie) soufie. Plusieurs confréries maghrébines, devenues importantes au cours des siècles, ont ainsi tracé des voies originales dans la perception du religieux. Citons-en quelques-unes : la Rahmaniyyâh, la Qadiriya (XII siècle), la confrérie de l'émir Abdelkader Al Jilani (XIXe siècle), la Tidjaniya (XVIIIe-XIXe siècle), la Senoussiya (XIXe siècle), la confrérie des Darqawa (XVII-XIX siècle) et celle des Aïssawa (fondée au XVII siècle), qui nous intéresse ici. Chaque grand saint fondateur a son propre moussem, une cérémonie d'offrandes et de fêtes qui lui est dédiée annuellement. Le moussem est l'un des rares lieux où se perpétue la mémoire d'un Islam spécifiquement maghrébin.

Origine des confréries religieuses présentes au Maghreb

